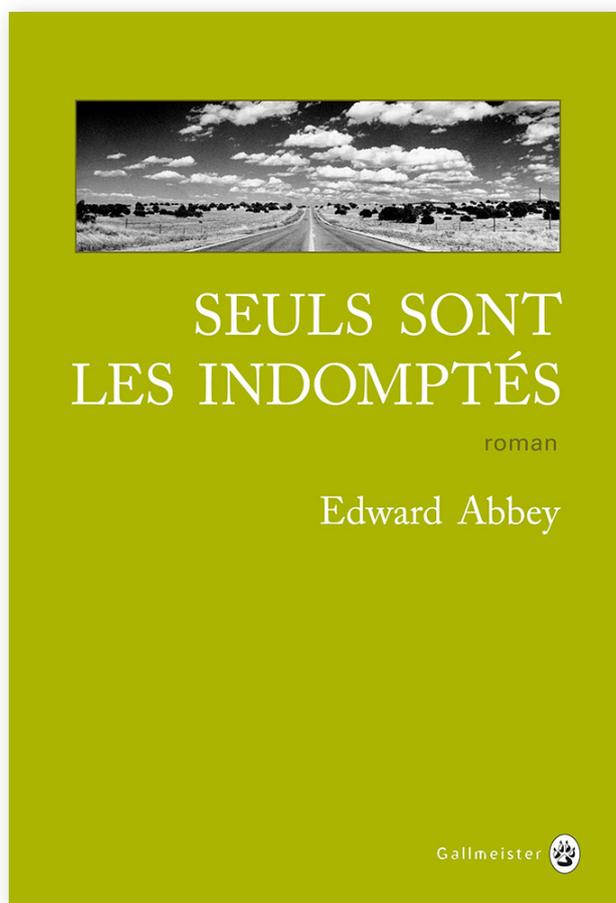




Seuls sont les indomptés

Edward Abbey



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Décembre 2024

Le dernier cow-boy d'Edward Abbey

Par **Éric Neuhoff**

Le dernier, c'est lui. Après, il n'y aura plus de cow-boys. Dans les années 1950, Jack Burns circule encore à cheval. Cet ancien combattant dort à la belle étoile. Sa jument s'appelle Whisky (il lui est arrivé d'en boire). La nature est son domaine. Il a perdu ses papiers, traverse les autoroutes sur sa monture, gagne de l'argent en gardant des moutons. Cela fait longtemps qu'il n'a pas eu de nouvelles de son vieux copain Paul. La femme de celui-ci lui apprend qu'il est en prison pour s'être soustrait à ses obligations militaires. Ni une ni deux, Jack déclenche une bagarre dans un bar pour être incarcéré à son tour. Dans leur cellule, il essaie de convaincre Paul de s'évader. Précision : deux limes sont cachées dans ses bottes. Jack prend la poudre d'escampette. Paul reste derrière les barreaux. Une longue traque à travers le Nouveau-Mexique commence.

Écrit durant l'été 1955, le livre a, par son style imagé, des allures de torrent. Les descriptions de paysages sont lyriques, inspirées. Il s'agit du portrait d'un rebelle («*J'ai peur d'une chose. De moi-même. Rien d'autre*»), d'une Amérique qui ne se

courbe pas. On suit un chauffeur de poids lourd avec des problèmes d'estomac, un shérif qui n'arrête pas de mâcher du chewing-gum. Pour rattraper le fugitif, les autorités emploient les grands moyens. Un hélicoptère sera de la partie. Les coups de feu résonnent sur les contreforts des montagnes. Un lynx, un crocodile observent le spectacle, impassibles.

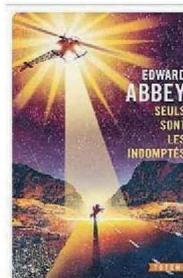
Edward Abbey, auteur du mythique *Gang de la clef à molette* (1975), possède un souffle rare, un don pour les digressions et la poésie, quelque chose de sauvage, de brutal et de soyeux à la fois. Ses comparaisons sautent à la gorge : «*Ses yeux étaient comme deux testicules troubles et injectés de sang.*» Les dialogues font des étincelles. «*Je connais des endroits ici même, dans l'Ouest américain, où l'homme blanc n'a encore jamais mis les pieds. - Les toilettes pour femmes, tu veux dire ?*»

Il y a de la sueur et de la poussière, de la liberté en croupe, un sens du tragique coiffé d'un Stetson. On y découvre la meilleure méthode pour chasser une biche et les combines pour narguer la police. Le romancier s'attarde sur le physique d'une serveuse aux cheveux «*couleur de liqueur de pomme sucrée*», décrit l'intérieur d'un établissement pénitentiaire avec des phrases qu'on a envie de lire à haute voix. «*Une atmosphère de latrines, d'abattoir, de maison de retraite, de morgue,*

comté, d'orphelinat, d'asile, de maison de correction, d'école publique - une odeur conçue pour démoraliser les esprits libres, pour étouffer l'espoir : la revanche des vieillards sur les enfants.»

Kirk Douglas, qui n'était pas aveugle, s'était entiché de cet adieu à l'innocence. L'acteur est à l'affiche du film que David Miller en a tiré en 1962. Il ne faut pas rater ça. ■

Il y a de la sueur
et de la poussière,
de la liberté
en croupe,
un sens
du tragique coiffé
d'un Stetson »



SEULS SONT LES INDOMPTÉS
D'Edward Abbey,
traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Laura Derajinski
et Jacques Mailhos,
Gallmeister,
«*Totem*»
392 p., 11,50 €.

CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

Le crépuscule de l'Amérique

Derniers soubresauts, par Edward Abbey
(1927-1989), d'une figure mythique en voie
d'extinction : le cow-boy solitaire.

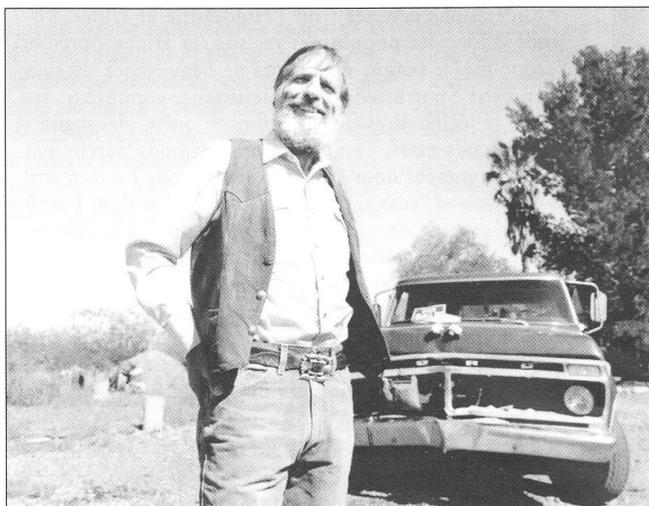
Un homme se prépare un maigre repas – haricots, lard, café – au milieu de l'immensité du désert et de montagnes rocailleuses. Le lendemain, il range ses affaires, balance sa guitare en bandoulière, harnache son cheval, remet un fusil calibre 32 dans son étui, et reprend la route... Jusque-là, tout va bien, le lecteur s'est installé dans une ambiance, presque dans une époque. Et puis le grondement sourd d'un avion à réaction se fait entendre dans le lointain... Les premières pages de *Seuls sont les indomptés* d'Edward Abbey disent beaucoup de la trame de son récit. Entre les vers de la « Ballade du brave cow-boy » en incipit, les descriptions de la nature et le soudain heurt avec la civilisation moderne. Nous ne sommes pas dans une uchronie étrange qui verrait surgir des avions en plein western, mais au milieu des années 50, quand Jack Burns se voit contraint de faire un tour au cœur du monde moderne. Et à vrai dire, il n'apprécie pas particulièrement de devoir le faire, ni sa monture, la jument Whisky qui, terrorisée par le rugissement des camions défilant à plein régime, a bien du mal à poser ses sabots sur l'asphalte des routes qu'ils sont contraints de traverser pour accéder à la ville. Dans cette cité du Nouveau-Mexique vers laquelle ils se

dirigent, un ami de Burns, Paul Bondi, s'est fait incarcérer pour avoir refusé la conscription. Et Burns, sans trop réfléchir à la question, se dit qu'il doit lui donner un coup de main, par exemple en le faisant s'évader ! C'est que Burns dort la plupart du temps à la belle étoile, il vit de petits boulots, et quand il ne peut travailler dans un véritable ranch, il garde des moutons. Il n'a aucune adresse fixe, pis encore, il ne porte sur lui aucun papier. « *On ne se promène pas comme ça sans papiers d'identité. Les gens comme toi, on devrait leur mettre des colliers comme les chiens.* » C'est ce que lui dit le flic qui le pousse en cellule après qu'il a provoqué une bagarre dans un bar. Et tout est là justement. Burns n'a pas de portefeuille, de permis de conduire... Il n'a rien de tout ça, parce que, comme il dit, il sait qui il est, lui, et c'est suffisant. En se faisant mettre en prison à son tour, il a bien sûr un plan d'évasion en tête. Il n'a sans doute pas prévu, en revanche, la cruauté de l'univers carcéral, et encore moins la traque infernale que va déclencher sa soif de liberté.

À cette trame de départ, Abbey ajoute l'apparition d'un chauffeur routier par intermittence dans le récit, sans que l'on sache bien ce qu'il fait là, jusqu'au dénouement qui révélera sa pertinence. Et puis, bien sûr, face à l'évadé, au hors-la-loi qu'est devenu Burns, le shérif, un certain Morlin Johnson. L'échappée au cœur du désert sera à la fois l'occasion d'un récit d'action et de fameuses descriptions qui font tout le sel des romans « nature writing » : « *Entre l'homme et le fleuve, une tornade translucide, derviche tourneur d'air et de sable, traversa la plaine avec la grâce flottante, l'absence de pesanteur d'une poursuite de théâtre. À sa base, les buissons roulants tourbillonnaient, rebondissant comme des petits danseurs de quadrille.* »

Force est de reconnaître la formidable puissance d'évocation de l'écriture d'Abbey, mais surtout une mise en perspective qui sera une des constantes de son œuvre (*Le Gang de la clef à molette, Désert solitaire...*). Quand il écrit ce livre, Abbey a 28 ans... et se définit comme « *un jeune gars passionné et assez imbécile* », et cependant il développe déjà une sorte de philosophie écologiste visant à combattre l'outrance du progrès dans lequel il voit le déclin de l'Amérique. Ici, la Frontière n'est plus à conquérir, l'industrie a pris le pas sur les rêves d'émancipation de l'homme, la société s'est constituée autour de lois et de répressions de tout rebelle à l'ordre établi. Dans ces conditions, le retour aux grands espaces, le respect de la nature, paraît une des voies assumées pour contrer un establishment par trop doctrinaire (et les années 70 s'empareront de cette thèse anti-société de consommation). En pointant avec une certaine nostalgie le déclin d'un imaginaire américain, Abbey revivifie ainsi la figure mythologique du cow-boy : « *comme si le cavalier n'eût pas été un inconnu, mais quelque chose de plus qu'un inconnu, un personnage sorti d'une histoire de grand-père entendue dans l'enfance, un homme présumé totalement oublié qui serait de retour, chevauchant au vu de tous dans la poussière molle de la rue.* » Or ce vagabond erratique est pour le moins solitaire, assez égoïste et sans attaches, une figure qui n'est pas le plus engageant porte-étendard pour une communauté.

Lionel Destremau



DR

SEULS SONT LES INDOMPTÉS D'EDWARD ABBEY
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski
et Jacques Mailhos, Gallmeister, 350 pages, 23,80 €

la Croix

23 juillet 2015

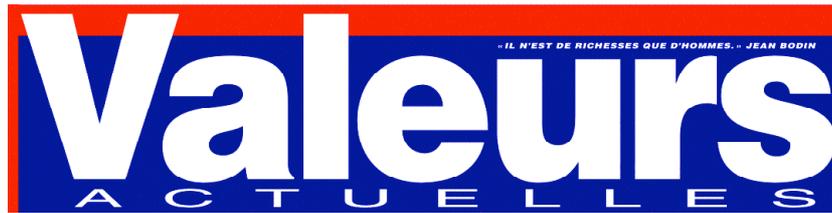
SEULS SONT LES INDOMPTÉS

d'Edward Abbey

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski et Jacques Mailhos, Gallmeister, 362 p., 23,80 €

● Dans les années 1950, au Nouveau-Mexique, un cow-boy solitaire en délicatesse avec le monde moderne se fait enfermer en prison pour retrouver un ami proche - incarcéré pour avoir refusé la conscription - et l'aider à s'échapper. Contre toute attente, ce dernier refuse de le suivre, et le cow-boy se retrouve au cœur d'une chasse à l'homme impitoyable dans les montagnes désertiques du Nouveau-Mexique. Un livre écrit en 1955, superbement adapté en 1962 au cinéma par David Miller, avec Kirk Douglas (qui a trouvé le titre du film) et Gena Rowlands dans les rôles principaux. On y trouve les personnages, le style lyrique et les thèmes chers à l'emblématique Edward Abbey (1927-1989), activiste écologiste radical, poète, essayiste, romancier américain, qu'il va distiller par la suite dans des romans cultes comme *Désert solitaire*, *Le Gang de la clef à molette*, *Le Retour du gang*, *Un fou ordinaire*, *Le Feu sur la montagne*, que l'éditeur Gallmeister publie ou réédite dans des versions dont la traduction a été révisée.



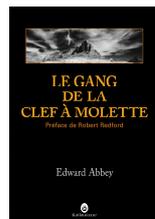


17 mars 2006

Le Gang de la clef à molette

d'Edward Abbey

Oublié des histoires de la littérature américaine de langue française, Edward Abbey (1927-1989) est un écrivain original, un authentique anarchiste, qui expulse sa prose comme un paysan ses jets de salive. Dans sa préface, Robert Redford le



présente en homme solitaire amoureux de l'ordre naturel des choses, décrétant le vau-

tour grand oiseau philosophe. *Le Gang de la clef à molette*, vendu à des millions d'exemplaires, raconte l'expédition de quatre individus, dont une grande belle femme, décidés à saboter l'industrialisation de l'Ouest américain. Ils incendient les panneaux publicitaires, font sauter des ponts, détériorent raffineries et mines, font dérailler les trains, dynamitent les barrages. Ils abhorrent les touristes, songent à un immense désert immaculé de l'Utah à l'Arizona, respectent les crapauds, les rats du désert, les lézards et les coyotes. Ils ont retenu la leçon de Walt Whitman : « *Résistez toujours. Obéissez peu.* » Ils s'emploient à faire échec aux envoyés du Vampire State Building et accusent les « *salauds de Washington* » de ruiner le pays. Ils s'en-

dorment en rêvant à l'eau des fleuves, verte, claire et froide. Edward Abbey constate : « *Autrefois terre des dinosaures, aujourd'hui terre des pylônes électriques qui parcourent, tels des monstres de cent vingt pieds, venus d'ailleurs, par des enjambées d'une lieue, les plaines désertiques.* » Edward Abbey aura prévenu ses compatriotes.

A. E.

Le Monde Des Livres

Vendredi 13 janvier 2006

Quatre militants multiplient les sabotages pour sauver la nature « Road-story » écologiste

Il s'appellent les Vengeurs du désert, les Révoltés en sabots, la Cabale du beurre de cacahuète, les Combattants de la sauge pourpre, mais après avoir hésité, ils ont finalement opté pour « *Le Gang de la clef à molette* » qui définit une de leurs activités favorites : dévisser le carter des pelleteuses, bulldozers et engins divers rencontrés sur des chantiers d'autoroute, des exploitations forestières, des sites industriels, laisser s'écouler l'huile et lancer le moteur à plein régime jusqu'à l'explosion fatale. On peut aussi verser du sirop d'érable dans le carburant, du sable dans le moteur, incendier le matériel ou le précipiter dans un ravin. A condition d'opérer de nuit et par surprise.

Prise de conscience

« La terre d'abord » : tel est leur slogan. Le but de leur croisade de sabotage écologique : défendre le pays contre le gouvernement. Ils sont quatre, Doc Sarvis, un chirurgien d'Albuquerque, Bonnie, sa jeune maîtresse, George Hayduke, un vétéran du Vietnam dont la principale occupation consiste à ingurgiter et évacuer des flots impressionnants de bière, et Seldom Seen Smith, mormon polygame qui organise des randonnées nautiques dans les canyons de l'Utah.

Moitié boy-scouts, moitié guérilleros, ils vont de bivouac en

bivouac, organisant des planques de vivres et d'explosifs, préparant leurs attentats tout en essayant de se faire passer pour d'inoffensifs randonneurs. Le roman gagne en pittoresque ce qu'il perd en suspense. L'intrigue est évidemment prévisible, mais la confrontation de leurs points de vue, leurs discussions sur la violence (ils ne s'attaquent jamais aux personnes sauf en cas de légitime défense) et l'évocation superbe des déserts de l'Ouest américain donnent au livre une consistance singulière.

Avec *Désert solitaire* (1968) et ce *Gang de la clef à molette* (1975), Edward Abbey (1927-1989) s'est imposé comme une référence pour de très nombreux auteurs américains, dont Annie Dillard, Rick Bass ou les écrivains du Montana. On ne peut par exemple qu'être frappé par les ressemblances entre *Le Gang de la clef à molette* et *Un bon jour pour mourir* de Jim Har-

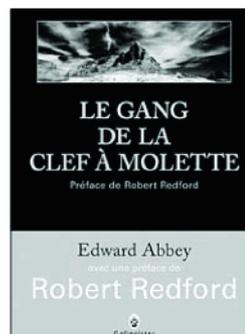
ison, qui date à peu près de la même époque. Traduit en français en 1997 chez Stock, sous le titre *Ne meurs pas ô mon désert*, dans la même traduction mais sans la préface de Robert Red-

ford, le roman reparait aujourd'hui dans une toute nouvelle maison d'édition, Gallmeister, qui entend se consacrer aux « écrits de nature ».

Même s'il rejetait cette étiquette de « *nature writer* », Edward Abbey reste un des pionniers d'une prise de conscience écologique aux Etats-Unis. « *Regarde ce trafic, fait-il dire à l'un de ses personnages, regarde les filer sur leurs roues caoutchoutées, dans leurs voitures de deux tonnes, polluant l'air que nous respirons, violant la terre, pour promener leurs gros et indolents culs américains. Six pour cent*

de la population du globe engloutissant quarante pour cent du pétrole mondial. » Trente ans plus tard, les chiffres demanderaient sans doute à être actualisés, mais le problème demeure. ■

G. M.



LE GANG DE LA CLEF À MOLETTE (The Monkey Wrench Gang)
d'Edward Abbey.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guillaumin, préface de Robert Redford, éd. Gallmeister, 496 p., 24,50 €.